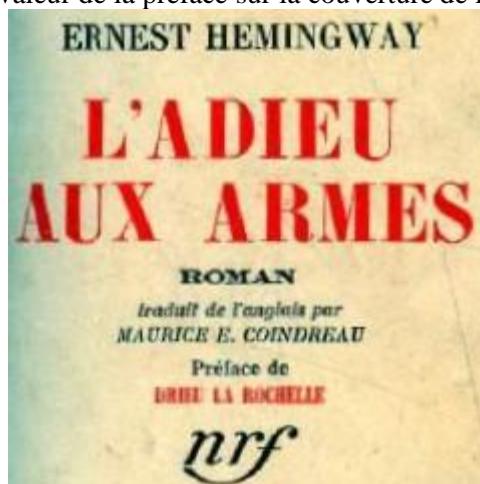


**Préface de Drieu la Rochelle**  
à *L'Adieu aux armes* d'Ernest Hemingway

Trad. Maurice-Edgar Coindreau, Gallimard, Collection Blanche, 1931  
Voici la mise en valeur de la préface sur la couverture de l'édition de 1938 :



Un vrai écrivain, c'est un homme qui connaît des choses et qui les connaît trop pour en parler, alors il écrit.

Hemingway est en plein un homme de cette espèce-là.

Il connaît les choses qu'il a remuées, les endroits où il a été et les gens qu'il a fréquentés. Et rien d'autre. Ce n'est qu'avec cela qu'il compose son univers.

Mais ces lieux, ces choses, ces êtres, il les connaît bien ; il les étreint de la connaissance la plus sûre et la plus humaine, faite d'abord de l'exercice des sens et ensuite de cette sensibilité et de cette raison qui se forment de l'équilibre entre eux des cinq sens. Son univers est donc un univers solide. C'est un univers solide qu'on touche avec la main. Sans prolongements intellectuels mais avec le pouvoir de suggestion des objets, des objets d'art.

Hemingway connaît les Indiens d'Amérique, les boxeurs, les jockeys, les Italiens de la guerre, les Américains de Paris, quelques femmes, quelques écrivains.

Ce n'est pas beaucoup, me direz-vous ? Eh bien, lisez-le, lisez *L'ADIEU AUX ARMES*. Et vous verrez si ce n'est pas quelque chose qu'une poignée d'Italiens et une nurse écossaise, quand la main d'un Hemingway s'abat dessus.

J'ai rencontré Hemingway, une seule fois : nous dînions ensemble chez des amis communs dans une maison jaune, au bord de la Seine, ou tant d'Américains ont passé. Il est très costaud. Il m'a beaucoup plu. Je n'avais pas du tout envie de causer avec lui, j'aurais préféré être son ami depuis dix ans, et n'avoir pas besoin de dire des balivernes pour mettre le contact.

C'est un type avec qui il faut chasser ou pêcher.

Imaginez un Maupassant, qui n'aurait pas été enfermé dans un ministère ou dans Paris, et qui, tout jeune, aurait pris le large dans son bateau. Un Maupassant qui aurait vu des pays à demi sauvages, qui aurait été dans la guerre, la mouise, le peuple.

Les mêmes dons que Maupassant : les dons des sens. Une puissance inépuisable de réception, d'enregistrement. Un homme qui est à la fois une caméra et un phono, mais qui n'en est pas moins un homme. Un homme qui est en chair et en os et pour qui les autres sont avant tout en chair et en os, donc avec des nerfs, des larmes, des rires, des désirs, de la peur – et ce qui résume tout cela, c'est leur voix.

Admirez ce foisonnement de dialogues dans les contes et les romans de Hemingway.

Peu de descriptions, peu de récits ; mais vous recevez en pleine figure l'ambiance d'un lieu ou d'une personne à travers tel ou tel dialogue qui est chargé d'effluves aussi bien visuels ou gustatifs que sonores.

Il y a bien autre chose dans le dialogue d'Hemingway, il y a surtout le démon d'Hemingway. Je ne dirai pas que ce démon est celui de l'humour ou de l'ironie mais celui de la santé ; ce qui vous touche là, c'est le *ton* même d'une vie, d'une santé, c'est la température d'un gaillard. Épaules de portefaix, âme de chien de chasse, éperdument sensible à tous les fumets vivants, poursuivant tout gibier d'un désir tendre et implacable.

J'ai souvent douté que les Américains fussent jeunes ; je crois qu'ils le sont quand je lis Hemingway (et quelques autres). On sent tout à coup une force qui est en contact avec la terre, avec la nature et qui est de taille à supporter le lourd appareil de la société, de l'industrie, qui passe à travers la vieille Europe de pierre et l'Amérique de fer comme un joyeux rhinocéros qui a pris son bain de petit matin et se rue vers son premier déjeuner.

Ce qui m'attache à un Sherwood Anderson, à un Hemingway, à un dos Passos, c'est qu'ils connaissent les grandes solitudes inhabitées de leur continent où trempent les villes mal closes et qu'ils savent y retourner. Par là ils continuent une tradition puissante dans les races nordiques, celle du commerce solitaire, avec la nature – tradition de Walt Whitman, de Thoreau, de Melville – tradition de Hardy, Kipling, Meredith, Keats et Shelley – tradition de Hamsun – tradition de Tolstoï et Tourgueniev.

Cette jeunesse ou cette santé n'exclut pas le pessimisme.

Il y a du pessimisme dans Hemingway, un sacré pessimisme. Je me rappelle une vieille dame américaine qui me disait : « Pourquoi les littératures européennes sont-elles si tristes ? » Je lui répondis : « Vous ne vous êtes pas regardés. » Je songeais à Whitman, Thoreau, à Poe, etc.

Le pessimisme est l'apanage de la force et de la jeunesse. Relisez la *NAISSANCE DE LA TRAGÉDIE* de Nietzsche : plus l'homme est fort, plus il entre dans la vie ; et quand il entre dans le cœur de la vie, il ne peut y trouver qu'une vision tragique.

---

La vie de ces jeunes écrivains est tragique. Ce sont des errants ; ils courent de l'Amérique à l'Europe et à l'Asie, cherchant leur bien partout et ne le trouvant nulle part. Ils portent sur le dos le destin obscur de leur civilisation, qui les effraie et les séduit à la fois. Ils veulent être Américains, ils le sont et pourtant ils ont encore un besoin douloureux de l'Europe.

Ils viennent travailler en Europe, puis ils retournent vivre en Amérique. Ils se saoulent, ils se baignent, ils se mettent en colère, ils arrachent des femmes à la vie imbécile des grandes villes américaines, ils s'en vont au diable, ils reviennent, ils écrivent, ils désespèrent et au même moment ils réalisent des œuvres qui prouvent que décidément l'Amérique existe, que les Américains ont fini de construire leur maison. Déjà ils s'assoient et commencent à chanter.

Les jeunes écrivains ont un public, ils ont du succès, on leur fourre des dollars plein leurs poches (du moins les romanciers, naturellement pas les poètes) ; mais ils n'en sont pas moins méconnus, et il leur faut se battre avec ce public, ce qui d'ailleurs est sain et excitant.

Ils créent un art robuste, direct, inquiet, plein de rythmes naissants, déjà certains.

Nous avons besoin d'eux. Le public européen se gave de traductions de l'américain.

Nous avalons pêle-mêle le bon et le mauvais ; mais en toutes choses le bien ne vient jamais sans le mauvais. Et, en tout cas, il nous vient de là-bas de bien bonnes choses.

Là aussi, nous devenons – jusqu'à un certain point – des débiteurs.

Avec les Américains nous troquons des formes contre de la vie brute. Nous avons besoin de ces effluves de santé qu'ils nous envoient pour raviver nos formes ; mais ils ont encore besoin de nos formes pour contenir et diriger leurs élans.

Hemingway est au fait de ce commerce. Barbare inquiet, subtil, fragile – comme tous les barbares – barbare heureux, qui sait préserver sa force et quitter Rome, son butin fait.

DRIEU LA ROCHELLE